

Geneviève Faleni

« L'auberge du lointain * »

La notion de traduction se trouve chez Freud dès ses premières théorisations. Il l'utilise pour rendre compte de deux processus d'orientation inverse. L'un concerne la présentation des contenus inconscients dans le conscient, sous diverses formes (rêves, lapsus, actes manqués, symptômes) : Freud parle ici de « traduction » ou de « transcription ». L'autre processus part de ces manifestations pour retrouver les pensées inconscientes : c'est, classiquement, l'interprétation, sur le modèle de l'interprétation des rêves. Freud en donne une métaphore linguistique : « Les pensées du rêve et le contenu du rêve nous apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes ; ou mieux, le contenu du rêve nous apparaît comme une transcription des pensées du rêve, dans un autre mode d'expression dont nous ne pourrions connaître les signes et les règles que quand nous aurons comparé la traduction et l'original. Nous comprenons les pensées du rêve d'une manière immédiate dès qu'elles nous apparaissent. Le contenu du rêve nous est donné sous forme d'hiéroglyphes, dont les signes doivent être successivement traduits dans la langue des pensées du rêve ¹. »

En 1977, à la fin de son enseignement, Lacan invoque de façon originale la traduction pour éclairer l'idée d'un métalangage qu'il n'a cessé d'interroger : « Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue si ce n'est pas la traduction ? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue ². » Cela n'est pas sans s'accorder avec la position de Freud quand il précise son mode d'interprétation de la langue des rêves en se référant à la démarche de Champollion face à la pierre de Rosette. Mais la remarque de Lacan n'a-t-elle pas aussi son intérêt dans le champ de la linguistique ? Peut-elle indiquer quelque chose à ceux – dont certains sont nommés « interprètes » – dont le travail est de *tra-ducere*, conduire à travers, faire passer d'une langue à l'autre – l'image des deux rives est souvent appelée ici ? Quelques lectures m'ont incitée à croiser cette question avec le thème de notre prochaine journée nationale.

La tâche de traduire des œuvres pose de nombreuses questions théoriques que je suis loin de pouvoir exposer ici. Je retiens néanmoins la façon dont Antoine Berman ³, au milieu des années 1980, situe l'enjeu porté par les dimensions du sens et de la lettre. Il critique l'approche inscrite dans la tradition (il la fait remonter à saint Jérôme et la romanité chrétienne) qui fait de la traduction une restitution embellissante du sens. Il s'agit selon lui d'une démarche ethnocentrique qui affirme toujours la primauté d'une langue. Dans la suite de la pensée platonicienne qui dissocie le « sensible » et l'« intelligible », le sens est considéré comme un être en soi, une pure idéalité que capte et annexe la langue traduisante. Pour cela, il faut qu'il soit dépouillé de tout ce qui ne se laisse pas transférer dans celle-ci ; toute trace de la langue d'origine doit disparaître et la traduction se faire oublier pour offrir un texte qui semble un « fruit » de la langue propre. À cette fin, la traduction recourt à des procédés littéraires qui mènent, selon Antoine Berman, à une forme hypertextuelle s'approchant des « belles infidèles » du classicisme français. Il donne pour exemple la « traduction » par Voltaire des célèbres vers de *Hamlet* « To be or not to be, that is the question » :

« Demeure, il faut choisir et passer à l'instant
De la vie à la mort et de l'être au néant ⁴. »

Dans le sillage d'une mise en question sensible à partir du XIX^e siècle, A. Berman dénonce la violence conquérante d'une telle pratique de la traduction et souligne qu'un fait vient y objecter : « l'adhérence obstinée du sens à sa lettre ⁵ ». D'une certaine façon, sens et lettre s'avèrent à la fois dissociables et indissociables et la traduction s'impose alors comme une trahison (*traduttore, traditore*) et une impossibilité. Face à cette aporie, en contrepoint des aspects ethnocentriques et hypertextuels toujours présents dans la traduction, une autre démarche peut être privilégiée, celle que Berman dit « éthique et poétique » et dont la lettre est « l'espace de jeu ⁶ ». Cette approche littérale, qui n'est pas celle du mot à mot, consiste à reconnaître l'autre et à accueillir cette altérité dans la langue traduisante, à faire place, dans le jeu des signifiants, à la langue sensible, au corps verbal et à sa part d'intraduisible.

L'intraduisible a été mis à l'honneur et au pluriel dans un dictionnaire dirigé par Barbara Cassin ⁷. Elle désigne ainsi, non pas ce qu'on ne traduit pas, mais « ce qu'on ne cesse pas de traduire », ou plutôt « ce qu'on ne cesse pas de ne pas traduire », car toujours quelque chose échappe dans la traduction et en appelle une nouvelle. Les intraduisibles se présentent notamment dans l'homonymie et sont « des symptômes, sémantiques et/ou syntaxiques, de la différence des langues ⁸ », ils sont « les empreintes digitales des langues ⁹ ». Ce n'est qu'à considérer cette différence et cette

diversité qu'on peut savoir qu'on parle une langue, que c'est une langue entre autres que l'on parle et que cette langue porte une conception du monde.

Fondant sa réflexion sur sa culture helléniste, B. Cassin entend compliquer l'universel instauré par le *logos*¹⁰ et montre notamment comment le *logos* désigne le barbare. L'universel a un avatar contemporain, le global, et une langue, le *globish*, dont les effets d'uniformisation et d'exclusion sont manifestes. Face aux représentations qui en découlent, B. Cassin propose un contre-imaginaire, dont la traduction pourrait être le modèle, celui du « Entre », à entendre bien sûr à la fois comme une invitation hospitalière et comme un lieu où se tenir, entre-deux – et je ne doute pas que c'est en pensant à cette homonymie que les membres de la Commission d'option épistémique ont organisé, pour la veille (ou la veillée ?) des Journées nationales EPFCL de novembre 2017, une soirée intitulée « Entre... et lis ! ».

« Récit d'une vie entre deux langues » est justement le sous-titre du livre de Luba Jurgenson paru en 2014, avec pour titre *Au lieu du péril*¹¹. De son expérience du bilinguisme elle rapporte l'aller-retour incessant qui, toujours, vise « le trottoir d'en face » et laisse un reste. Elle traque ce que le bilinguisme fait au corps. Elle relate l'émergence physique des sonorités, le cheminement des mots dans le corps, la surface du langage jalonnée d'aspérités et de crevasses qui conduisent en permanence le bilingue aux interstices. Au cours d'une randonnée en montagne elle s'est écartée du sentier et se trouve en difficulté dans des éboulis. « Dans ce vacillement, un autre sol se cherche : celui des sons, des syllabes¹². » Elle se met à nommer alternativement en russe et en français ce qui l'entoure : « [...] si je ne suis pas tombée c'est bien parce qu'il y a eu, entre les deux langues, dans leur va-et-vient, une petite immortalité à laquelle s'accrocher¹³. » Quand elle est chargée d'une traduction, elle se fait, nous dit-elle, « simple auxiliaire du texte : envahie [...]. Si à ce moment-là on [la] soumettait à un examen aux rayons X, on verrait les mots bouger et se métamorphoser. [...] un tel dont les pattes de devant et le museau sont déjà en français, traîne encore sa queue en russe¹⁴. » Pas de recherche d'équivalence, c'est dans l'acte d'anéantir l'intraduisible que se loge la barbarie.

Face à une œuvre, le traducteur a la responsabilité des choix qu'il opère, ce n'est pas nouveau. Les auteurs auxquels je viens de me référer mettent en lumière la portée de ces choix. Revenons aux rapports entre sens et lettre : « [...] la traduction a la vertu de mettre à plat et à nu les décisions encloses dans la lettre et qui passent à l'as parce qu'elles ont l'air d'aller de soi. La traduction est vraiment la pointe ultime de la "fixion", fiction-fixation du sens¹⁵ » avance B. Cassin. Elle souligne la part politique

qui peut s'y insérer. Pour A. Berman, la traduction littérale, dans ses aspects éthique et poétique, a également une visée philosophique car elle touche au rapport à la vérité, la vérité de la traduction qui n'est pas adéquation à l'original.

Alors, le traducteur interprète ? Sans doute, mais pas au sens que la traduction simultanée, centrée sur la communication immédiate, réserve à ce terme – B. Cassin le range du côté de l'« interprétariat » et non de l'interprétation. L. Jurgenson, elle, se voit interprète d'un texte sur scène. Je la cite ¹⁶ : « On est, le temps d'une traduction, quelqu'un d'autre », « traduire, c'est être acteur, bien sûr ». J'articule volontiers cette dernière remarque avec le « devoir d'interpréter », « devoir d'interpréter » non comme impératif moral mais comme nécessité éthique. La traduction nous y amène dès lors qu'on prend acte de l'homonymie et de l'intraduisible, dès lors qu'on saisit dans cette traversée qu'« une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister ¹⁷. »

Antoine Berman invite la langue traduisante à se faire « l'auberge du lointain », empruntant au poète troubadour Jaufré Rudel cette belle expression. Le lointain ici c'est l'étranger, voire l'étrangeté portée par la lettre de l'autre. « Je me suis aperçu d'une chose c'est que, peut-être, je ne suis lacanien que parce j'ai fait du chinois autrefois ¹⁸ », déclare Lacan en 1971, à un moment où son enseignement (sa « langue » ?) prend un tour nouveau. Ainsi, quelques mois plus tard ¹⁹, un lapsus qu'il produit glisse du dit à l'écrit, et voilà créé le champ de *lalangue*, avec sa graphie néologique (qui nous conduit dans nos échanges à user d'une formule quasi holophrastique : « *lalangue-en-un-seul-mot* »), *lalangue* qui n'a rien à faire avec le dictionnaire.











En mai 1977, quand il met en perspective métalangue et traduction (« Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue si ce n'est pas la traduction ? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue »), il précise : « La métalangue [...] consiste à traduire *Unbewusst* par *une-bévue* ²⁰. » – De *Unbewusst* à *une-bévue* homonymie et équivoque s'actualisent, en même temps que passe la lettre de l'original, pourrait-on dire avec B. Cassin et A. Berman. – Pour ce qui est du métalangage, Lacan explique : ce qui en compromet la possibilité, c'est que, en fait de langage, on ne connaît qu'une série de langues incarnées. Au mois de novembre, il reprend avec un pas de plus : « Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, c'est pour dire que le langage, ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent *lalangue*, et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse [...] arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole ²¹. »

Pour finir, retour à l'expérience analytique pour retrouver, toujours au cœur du travail, la traduction. Mais, avec le Lacan de 1977, une traduction sur le modèle de la métalangue plus que de la *Traumdeutung* freudienne. Il n'y a pas de métalangage mais il peut y avoir de la métalangue, de la traduction qui laisse percevoir le singulier et son point d'intraduisible. Finalement, quel que soit le nombre d'idiomes que l'on pratique, reconnaître *lalangue* apporte le point d'extériorité qui permet de savoir qu'on parle une langue, que c'est une langue que l'on parle, pour reprendre le propos de B. Cassin. Ainsi, la langue en psychanalyse peut aussi se faire « auberge du lointain », *dit-mansion* de *lalangue*.

Mots-clés : traduction, interprétation, sens, lettre, lalangue, métalangue.

* ↑ Après-midi d'intercartel, « L'interprétation dans et hors l'expérience analytique », à Toulouse le samedi 30 septembre 2017, activité préparatoire aux Journées de l'École 2017 « Le devoir d'interpréter ».

1. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900), Paris, PUF, 1926 et 1967, p. 241.
2. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 1976-1977, séminaire inédit, leçon du 17 mai 1977.
3. ↑ A. Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.
4. ↑ Cité par Y. Bonnefoy, dans « Idées de la traduction », postface à sa traduction de *Hamlet*, Paris, Mercure de France, 1962 – cf. A. Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, *op. cit.*, p. 38.
5. ↑ A. Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, *op. cit.*, p. 41.
6. ↑ *Ibid.*, p. 26.
7. ↑ B. Cassin (sous la direction de), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil-Le Robert, 2004.
8. ↑ B. Cassin, *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016, p. 54.
9. ↑ *Ibid.*, p. 24.
10. ↑ *Ibid.*, p. 32 : « Le mot dit ensemble et noue, dans une co-appartenance inquestionnable (magique comme un tour de passe-passe ou comme une performance), le langage et la pensée, mais il le fait sous la forme d'une langue singulière qui se dit et se pense comme universelle, à savoir la langue grecque. »
11. ↑ L. Jurgenson, *Au lieu du péril*, Lagrasse, Verdier, 2014.

12.  *Ibid.*, p. 9.
13.  *Ibid.*, p. 10.
14.  *Ibid.*, p. 79.
15.  B. Cassin, *Éloge de la traduction. Compliciter l'universel*, op. cit., p. 119.
16.  L. Jurgenson, *Au lieu du péril*, op. cit., p. 81.
17.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, leçon du 20 janvier 1971, p. 36.
19.  J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste, 1971-1972*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.
20.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, op. cit., leçon du 17 mai 1977.
21.  J. Lacan, *Le Moment de conclure, 1977-1978*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.